

TEL. 44

J. Mollé

PIERRE
MAGNAN

Apprenti

MÉMOIRES



DENOËL

Extrait de la publication

Apprenti

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

La Maison assassinée
Les Courriers de la mort
La Naine
L'Amant du poivre d'âne
Le Mystère de Séraphin Monge
Pour saluer Giono
Les Secrets de Laviolette
Périple d'un cachalot
La Folie Forcalquier
Les Romans de ma Provence (*album*)
L'Aube insolite
Un grison d'Arcadie
Le parme convient à Laviolette

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Folio
Le Sang des Atrides, n° 2119
Le Secret des Andrones, n° 1829
Le Tombeau d'Hélios, n° 2210
Les Charbonniers de la mort, n° 1906
La Maison assassinée, n° 1659
Les Courriers de la mort, n° 1986
Le Mystère de Séraphin Monge, n° 2352
Le Commissaire dans la truffière, n° 2223
L'Amant du poivre d'âne, n° 2317
Pour saluer Giono, n° 2448
Les Secrets de Laviolette, n° 2521
La Naine, n° 2585
Périple d'un cachalot, n° 2722

Aux Éditions Fayard

Les Enquêtes du commissaire Laviolette

Aux Éditions du Chêne

Les Promenades de Jean Giono (*album*)

Aux Éditions Hachette

L'Enfant qui tuait le temps

Aux Éditions Alpes de Lumière

La Biasse de mon père

Aux Éditions de l'Envol

Le Monde encerclé
L'Homme rejeté
Mon théâtre d'ombres

à paraître :

Chronique d'un château hanté (*roman*)
Les Jardins d'Armide (*roman*)

site web Pierre Magnan : www.lemda.com.fr

Pierre Magnan

Apprenti

M É M O I R E S

DENOËL

Extrait de la publication

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25438.0
B 25438.8

Aurai-je le courage de raconter les choses humiliantes sans les sauver par des préfaces infinies ? Je l'espère.

Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*

« Je vais descendre nu et cru dans la fosse aux hommes. Ils ne me feront pas quartier. »

Ces deux phrases sont les dernières de *L'Amant du poivre d'âne*, mais c'est moi, d'abord, qui ne dois pas me faire quartier.

Je suis toujours allé droit au but dans chacun de mes ouvrages. J'ai toujours respecté la règle d'Aristote mais ici il faut, pour bien m'expliquer, que je remplace l'ordre chronologique par un survol de ma jeunesse qui replonge d'abord au plus profond de mon enfance et dessine ensuite un arc jusqu'à ma dix-huitième année où j'eus l'explication de ce qui fit le malheur de mon adolescence.

J'avais quatre ou cinq ans, j'étais parfaitement bien sous la protection d'un père et d'une mère, de deux grand-mères et d'un grand-père, plus quantité d'oncles, de tantes et de cousines.

Je me laissais paisiblement vivre, mangeant comme un ogre, avec le même appétit à la fin d'un repas qu'à son commencement ; capricieux avec ceux qui étaient faibles avec moi, peureux, couard, devant ceux qui m'en impo-

saient, c'est-à-dire mon père, mon grand-père et mon grand-oncle Désiré.

Ma sœur avait trois ans. Nous dormions dans le même chambron obscur garni de deux lits à paille gonflée de chaumes de blé. L'appartement était petit avec de minces cloisons.

À cause, probablement, du café de l'Henri Gardon, l'épicier, que celui-ci brûlait à la main dans un brûloir à charbonnille, je suis insomniaque de naissance. J'ai toujours veillé dans le noir, j'ai toujours lutté contre le sommeil, le jugeant sans doute aussi peu naturel que la mort.

Ce café, mon père nous l'apportait au lit à six heures du matin. Il s'est toujours levé à cinq heures, été comme hiver. Je le buvais, je le dégustais. Il avait déjà embaumé toute la maison pendant qu'il *passait* sur le poêle trèfle (fabriqué à Dôle, Jura) puis, plus tard, sur la cuisinière électrique qui fut notre luxe dès 1930.

C'est probablement ce café qui fut à l'origine de mon malheur car non seulement je dormais mal mais encore une feuille morte glissant sur la terrasse, poussée par le vent, suffisait à me réveiller.

Je devais avoir quatre ans. La maison respirait le bonheur car le bonheur ça se respire, et un enfant qui respire le bonheur autour de soi est un enfant qui se porte bien.

Mon père trimait dur, d'abord huit ou neuf heures pour gagner notre vie et ensuite un grand nombre d'heures pour aider ses parents, *paysans de la ville*¹ et qui commençaient à vieillir.

1. J'ai expliqué ailleurs de quoi il s'agissait.

Ma mère lavait *pour les autres* au ruisseau distant d'un kilomètre. Je la vois encore portant des corbeilles de linge mouillé qui devaient faire vingt kilos, alors qu'elle en pesait cinquante-cinq.

Mon père, d'ailleurs, presque tout de suite, lui fit faire dans la cour un grand lavoir pour qu'elle puisse laver chez elle désormais.

La maison respirait une ineffable odeur de transpiration été comme hiver. Une odeur que je transporte encore dans mon atmosphère particulière sans avoir besoin d'en appeler à mes souvenirs. C'était l'odeur du travail.

Ma mère avait commencé à dix ans à *laver pour les autres*, à transporter sur ses épaules les matelas de vingt-cinq kilos que sa mère fabriquait aussi pour les autres. Ce *pour les autres* a été le leitmotiv qui accompagna mon enfance tout le temps qu'elle dura. À onze ans, ma mère entra comme ouvrière dans une fabrique de pâtes alimentaires (Honoraty et Chaumeton) puis elle fut bonne au bar Pernod et c'est là que mon père, au comptoir, revenant de la guerre, gros de muscles et le crâne complètement rasé, la séduisit en lui lisant des poèmes de Lamartine.

Ils étaient tous les deux d'une robustesse incroyable. Mon père arrivait du travail jamais autrement, même sous la neige, que les manches retroussées et le veston sur le bras, à moins qu'il ne le portât sur les épaules sans enfiler les manches.

Ma mère, dans sa jeunesse, je ne l'ai jamais vue porter un manteau ni même un gilet de laine. Je n'ai jamais eu

ni avec mon père ni avec ma mère le contact des vêtements d'hiver contre mon visage ou contre mon corps. La chaleur animale de leurs muscles toujours bouillants fut toujours la seule protection qu'ils m'offrirent contre le froid. Ils étaient l'un et l'autre merveilleusement sains.

Ils étaient heureux ensemble. J'entends encore le pas courant de mon père montant, en se *dératant*, les quinze marches de l'escalier en hélice qui séparaient de la cour notre appartement. Il sifflait. Il sifflait tout le temps. On l'entendait siffler depuis le carrefour. Il appelait :

– Mémaine !

C'était ma mère.

Le couvert était mis. Il y avait toujours quelque chose de bon à manger. Ils mangeaient tous deux de grand appétit, en se félicitant de pouvoir le faire sans contrainte. Lui avait en horreur le riz et la soupe aux choux. Sous la férule d'un père inflexible, il avait été contraint d'en manger toute son enfance, toute sa jeunesse. Elle, avait été mal nourrie en son jeune âge, étant délicate et n'aimant pas n'importe quoi, ce qui, dans une famille où il y avait neuf sœurs à nourrir, ne laissait pas d'être fâcheux.

Pendant tout le temps que duraient ces repas, mon père racontait les tribulations de sa journée, ma mère se plaignait des voisines ou de ses employeurs. Mais la plupart du temps ils riaient, ils plaisantaient. Mon père était un imitateur hors pair. Il ne réservait qu'à nous ses imitations de tous les Manosquins. On se tordait de rire. Ils chantaient aussi. Toutes les complaintes provençales et

françaises défilait dans leur répertoire. Ils se faisaient pleurer avec *Le Temps des cerises*.

Je ne savais pas ce que c'était qu'aimer, mais à les voir aujourd'hui depuis l'éternité où ils sont rentrés, je crois qu'ils s'aimaient. Je crois qu'ils n'ont jamais cessé de s'aimer.

Ma mère, à vingt-cinq ans, n'avait jamais absorbé une goutte d'alcool ni de vin. Mon père lui disait :

– Bois un peu de vin, Mémaine ! Un demi-verre ! Ça ne peut pas te faire de mal et c'est bon !

Non. Elle n'aimait pas ça. Elle refusait.

On ne restait jamais très longtemps autour de la table. Mon père avait hâte d'aller lire *Science et Voyages* et ma mère *Le Petit Écho de la mode*. Ma sœur s'emparait de *Lisette* et moi de *Guignol*. Et hop ! Tout le monde au lit.

Le silence. Le bruit des pages tournées ou le paisible gazouillis de ma mère questionnant mon père et celui-ci absorbé dans sa lecture, lui répondant au jugé, sans l'entendre. Dehors, la nuit du vent ou de la pluie ou du silence total sur quoi s'abattait soudain une heure d'airain que sonnait interminablement le clocher de Saint-Sauveur, à deux cents mètres de la maison, à vol d'oiseau.

Ah ! Et parfois dans la soupenne où elles étaient perchées, en bas à l'écurie, le brusque piaillage d'une poule épouvantée qui battait éperdument des ailes en un cauchemar renardier.

Le silence, dans lequel je m'endors. Mon père ronfle puissamment, ma mère un peu moins fort, ma sœur dans son lit blanc dort paisiblement...

Ce livre est le plus dur que j'aie jamais écrit. C'est celui qu'il me coûte le plus de confesser. Je soupire deux ou trois fois par page en le composant. J'ahane sur ma vérité. Il m'arrive de me demander quel démon ricanant me pousse à l'extraire de moi et je retarde l'instant où le destin va se lever pour me rendre responsable de mon propre malheur.

Je porte ce secret au fond de mon cœur depuis soixante ans et c'est peut-être ce qui me fait si lourd d'aspect et d'âme.

Je devais n'avoir pas plus de quatre ans lorsqu'une nuit je fus éveillé par un bruit insolite : plainte, effort, gémissement. Je ne savais pas mais ce que je savais, c'était que ce bruit m'agaçait, me gênait, m'incommodait profondément, douloureusement.

Il provenait de la chambre de mes parents, séparée de la nôtre par une simple cloison de briques de chant.

Je fus aux aguets de ce bruit chaque fois qu'il se produisit et je crois bien – hélas – qu'il ne se produisit jamais, si faible fût-il, sans me réveiller.

Il m'horripilait, il me blessait, il me taraudait comme un mal de dents. Je finis par comprendre que c'était ma mère qui produisait ces sons inarticulés. Alors je n'eus de cesse de la faire taire. Je hurlais, je trépignais. Ma voix déjà forte devait transpercer la cloison, être insupportable aux oreilles de ceux qui, en ce moment, étaient à mille lieues de moi et de mes états d'âme.

Cela dut durer des années car je me souviens que ma sœur Alice, de deux ans et demi ma cadette, m'adjurait

de me taire, depuis son petit lit blanc, de ne pas interrompre ce qui était en train de se passer.

Mais non je ne me tais pas ! J'insiste, je persiste, j'élève une véhémence protestation contre ce mystère qui devrait m'être sacré, que je devrais écouter religieusement, qui devrait m'emplir le cœur d'une jubilation aussi grande que la contemplation du ciel, l'odeur d'une fleur ou le gazouillis d'un oiseau. Mes cris saccagent la nuit, souillent le silence, me placent en discordance totale avec l'harmonie universelle, elle qui a besoin de ce gémissement de bonheur pour savoir qu'elle existe.

Mais alors pourquoi à trois ans, quatre ans que j'ai alors, *rien* ne m'avertit, rien ne me souligne, rien ne me met en garde contre le fait que mes parents sont en train de faire l'amour et que, dans ce domaine, je n'ai pas droit à la parole ?

Le sacro-saint libre arbitre s'abstient religieusement d'intervenir, de faire naître dans mon épaisse inconscience le sentiment de mon indignité.

Et pourtant je sais déjà qu'on ne touche pas le poêle brûlant, qu'on ne met pas le doigt dans le mécanisme du moulin à café, qu'on ne plonge pas la main dans l'eau bouillante, qu'on ne saute pas cinq marches d'escalier à la fois, qu'on ne pose pas le doigt sur un fil électrique mis à nu et même, et c'est la première chose qu'on n'a pas eu à m'expliquer, qu'on ne descend pas, sous peine de mort, dans la cave du grand-père, lorsque le vin est en train d'y fermenter.

Mais alors pourquoi, si je suis déjà prévenu contre les choses de la mort, pourquoi ne le suis-je pas aussi en ce

qui concerne celles de la vie ? Pourquoi ne sais-je pas, dès ma naissance, qu'on garde le silence lorsque votre mère est en proie à l'orgasme ? C'est une chose que tous les mammifères devraient savoir dès leur naissance, l'ayant appris par la nuit des temps qui les a précédés.

Mais non ! Je crie, je trépigne, je me mets en travers, j'oblige à redescendre sur terre deux êtres, mon père et ma mère, qui *n'ont peut-être que ça* pour être heureux.

Oh, je sais bien ce que l'on va m'objecter tout au long de ma vie pour apaiser ma conscience. On va me dire que je ne suis pas responsable, qu'un enfant de quatre ans, il est normal qu'il ne comprenne pas. On va rire de ma pusillanimité, de mes remords superflus. On va passer *légèrement* sur un incident majeur de ma vie. Au besoin, on me dira que c'étaient mes parents les grands coupables pour n'avoir pas su modérer leurs transports. On va me reconforter. On va m'absoudre.

– Va, ne t'en fais pas, ce n'est pas si grave !

Eh bien non ! Et croyez que j'ai médité longtemps là-dessus. Je tiens qu'à partir du moment où un enfant dans sa haute chaise jette à terre la sucette importune qu'on lui a imposée ; à partir du moment où il risque un regard biais vers ses parents pour savoir qui va la lui ramasser pour la troisième fois ; je tiens qu'il est déjà responsable de ses actes. Et ne suffit-il pas, pour le prouver, que je me souviens des miens ?

Eh bien non, je ne suis pas consolable, je ne suis pas léger. J'ai une mémoire tenace, lucide, capable, soixante-quinze ans plus tard, de me jeter ma vérité à la figure toute nue. Et pourquoi croirais-je autrui ? Autrui ! Le

monde entier dont la devise éternelle se résume en cette formule vulgaire :

– Surtout pas de panique !

Autrement dit :

– Homme, ne te regarde pas en face ! Sinon nous sommes foutus !

Je veux me regarder en face sans jamais biaiser et si je me fais peur, tant pis !

Le temps passa. Je grandis. Je commençai à éprouver l'aiguillon de l'érotisme. L'érotisme naît chez le petit enfant bien avant l'amour.

Aussi mystérieusement qu'ils étaient nés, les gémissements de ma mère se turent pour toujours et mes insomnies connurent une paix royale, bercées seulement par le vent, la pluie ou, au lointain, le chant des grenouilles.

Nous avions un *bien* qui s'appelait la Charrette, du côté de Sainte-Roustagne. Un beau quadrilatère planté d'oliviers énormes. Il faut préciser qu'en 1925 à Manosque, l'olivier jouissait d'un mépris total. On lui portait un peu de fumier autour une fois par an. On envoyait le *drôle* (l'enfant) donner quelques coups de pioche pour aérer le sol et c'était tout. Une fois sur deux, on disait :

– *Qu'est an n'y aura gis !* (Cette année, il n'y en aura pas.)

C'était des olives qu'on parlait. Il fallait serrer l'huile de l'an d'avant. Et quand il y en avait, le gel et la froidure surgissaient au moment de la récolte. Il fallait courber l'échine, s'envelopper de gilets et de cache-nez. Les

grosses chaussures s'enfonçaient dans le mélange de glaise et de neige fondante. Le pied glissait sur les barreaux du *cavalet*. Plus souvent que les chansons, c'étaient les imprécations qui montaient vers le ciel gris ; ou alors, soudain, le mistral se levait. Comme un balai gigantesque, il effaçait en trois coups tous les nuages et le froid commençait à ronfler. Les olives *ne venaient plus*, c'est-à-dire qu'il fallait les détacher une à une du pédoncule. Les branches vous fustigeaient de verges comme un bourreau zélé.

Non vraiment, en 1925 à Manosque, l'olivier n'était pas en odeur de sainteté.

Mon grand-père et mon père se consultèrent au sujet de ceux de la Charrette et décidèrent d'un commun accord de les arracher pour planter de la vigne. Celles de Saint-Pierre et de Saint-Lazare, nos autres biens, commençaient à se faire vieilles et ne donnaient plus guère.

Je sens encore l'odeur des cèpes (souches d'olivier) mises à nu, écartelées, déchiquetées par la hache de mon père. Je vois encore la belle couleur mate et claire de leurs veines soudain rendues au jour. Elles avaient le lisse et le luisant des parquets bien cirés, et alors montait d'elles ce parfum qui ne cessait jamais d'embaumer la maison, lorsqu'on les entassait dans la cour, lorsqu'elles brûlaient dans le poêle.

Je vois aussi mon père, patiemment, creusant à la pelle et à la pioche les tranchées qui permettraient à la vigne de prospérer dans un beau terrain meuble. Je le vois transporter, tombereau après tombereau, le fumier du mulet pour enrichir le safre dont toute la colline était faite. Il ne

savait pas qu'il était en train de perdre sa vie à la sueur de son front.

Passèrent les jours, passèrent les saisons, passèrent les années et, un beau septembre vers 1930, la vigne toute neuve donna son premier vin.

C'était un régal d'enfant que de voir tourner les vis d'Archimède du fouloir qui écrasait la récolte. Sous l'appareil une manche en grosse toile conduisait directement par le soupirail vers le tonneau. Les mains robustes des hommes tournaient le mandrin du fouloir et les grappes écrabouillées faisaient entendre ce bruit d'insecte broyé qui parle toujours un peu à l'âme parce qu'il évoque des hécatombes. Nul homme broyant les produits de la vigne pour en faire du vin ne peut échapper à cette pensée qu'il est lui aussi en train de passer par quelque pressoir gigantesque. C'est pourquoi le travail du vigneron en train de saccager le raisin est toujours une opération empreinte de gravité. On n'entend jamais rire autour d'un fouloir comme au temps des cerises ou durant les olivades, quand il fait beau. Car cette transition de la grappe devenant promesse de vin passe par une mort nécessaire où l'homme peut suivre son propre destin.

Pendant une odeur ineffable se répandait sur l'environ, allait d'un côté jusqu'à la fontaine de la rue d'Aubette et de l'autre vers celle de la rue Chacundier.

Tous les voisins assistaient au spectacle, visages noirs vaguement éclairés par des lanternes sourdes au ras du sol ou par la chiche clarté des réverbères électriques munis d'ampoules de trente watts. Notre maire, Arthur Robert,

économe des deniers publics, ne permettait pas les éclairages somptuaires, de sorte que, dès la nuit venue, nous avions droit à des tableaux plutôt qu'à des photographies. Mon enfance a été nourrie de ces clairs-obscurs où l'imagination pouvait recréer en toute liesse.

Je me souviens que l'oncle Désiré lui-même, le héros du Tonkin et du Dahomey, sans toutefois mettre la main à la pâte, vint néanmoins approuver le bon déroulement de l'opération.

Les Magnan engrangeaient leur récolte et tout le voisinage en murmurait de contentement. Demain ce serait le tour des Laurent (le Pascalon), puis des Burle, puis des Vial, puis des Genty, puis des Iscaïn, puis des très vieux Montagnié, tous ceux qui avaient un peu de bien, un peu de vigne et une cave.

Pendant une semaine, la rue Chacundier allait vivre sous la religion du vin en train de bouillir dont l'odeur s'échappait par les soupiraux. Le nôtre, de soupirail, s'ouvrait au ras de la porte cochère. Il doit encore exister. Ma grand-mère Magnan me prenait par la main, me faisait m'agenouiller, me courbait la tête vers le sol.

– Bouche-toi le nez et écoute !

J'obéissais à cause du gaz carbonique. J'écoutais de toutes mes oreilles. Au bout d'un moment, j'entendais un glouglou rond qui montait de la cave. C'était le vin en train de bouillir, c'est du moins ce que mon imagination me suggérait. J'en faisais part à ma grand-mère. Elle me faisait un large sourire d'approbation. Elle aussi avait une oreille faite pour entendre bouillir le vin.

PIERRE MAGNAN

• • Apprenti


Je n'ai pas accompli mon rêve d'enfant : devenir maçon. Mais à seize ans, j'ai écrit *Périple d'un cachalot*, un roman de trois cent cinquante pages qu'on lit encore aujourd'hui.

J'ai donc décidé de raconter ma vie dans un livre qui ressemble comme un frère à l'un de mes romans. Une vie d'éveils et de talents précoces, mais aussi de conditions difficiles. Mes lecteurs y apprendront que je fus apprenti dans une imprimerie pour cinq francs par semaine. Que j'ai aimé dès douze ans la femme que j'ai eu la douleur de perdre en l'an 2002. Qu'à l'âge de treize ans je connus la guerre et les vraies épreuves, mais que les soirs d'hiver et les collines de Provence ne cessèrent jamais de m'émouvoir et de me consoler de tout. Que j'ai appris bien plus à l'imprimerie qu'à l'école. Qu'à quinze ans j'ai rencontré Giono et tout ce qui l'entourait : la musique, les grands écrivains, la dimension du monde. Bref, j'ai décidé de dire la vérité dans un véritable roman autobiographique où le lecteur retrouvera bien des personnages, des lieux et des instants de grâce qui parcourent mon œuvre de fiction.

Pierre Magnan

Pierre Magnan a publié l'essentiel de son œuvre chez Denoël. *Le parme convient à Laviolette*, son dernier roman, a été publié en 2000. Il vit aujourd'hui à Forcalquier.

DENOËL

B 25438.8  02.03
ISBN 2.207.25438.0
20 €

Extrait de la publication

